

Petites histoires du Quercy

Histoires des anciens du Quercy, histoires bien vraies racontées par des bergers, des paysans rencontrés sur les Causses, les vieux du pays s'en souviennent encore, il faut les écrire et peindre les paysages du Quercy où elles m'ont été contées pour ne pas les oublier...

Jeanne Agache-Pointet, Cahors 1988

Le loup

La neige tombait, tombait inlassablement, tout se nivelait de blancheur glacée, inlassablement la neige tombait.

Les enfants ne pouvaient pas s'en amuser tant le froid était intense. Avec difficulté les hommes allaient de la bergerie au poulailler.

La neige tombait, tombait inlassablement.

Le jour finissait avant l'heure accoutumée et la nuit avait des clartés de blancheur bleutée.

Le hurlement d'un loup lointain, puis plus proche. Une frayeur angoissée faisait trembler les habitants de la ferme. Aux interstices des volets les hommes tentaient de voir la venue de la bête.

Les hurlements se rapprochaient, le loup, brisant le verre d'une lucarne, bondissait dans la bergerie. Tumulte monstrueux, les cris des moutons annonçaient l'anéantissement de tout le troupeau. Le fils aîné voulut sortir, le père s'y opposa, le vieux berger dit : « Il chasse en solitaire et n'en est pas moins redoutable, c'est un massacre inévitable. »

Net le silence, silence oppressant d'angoisse incontrôlée, silence que rien n'explique et qui fait présager le pire. Aux premières lueurs du matin, le loup sauta de la lucarne brisée et s'éloigna, sombre sur la blancheur de la neige.

« Ne pas sortir encore, dit le berger, il peut y avoir encore du danger. » Dès le plein jour, ils allèrent voir ce qui s'était passé.

Les moutons étaient là, à peine inquiets, pas de carnage, pas même traces de sang, c'était invraisemblable.

De la bergerie à la fromagerie une porte mal fermée, le loup l'avait poussée et sans toucher aux moutons, il avait mangé tous les fromages.

Le vainqueur

Le fermier ne décolérait pas, un renard, toujours le même, disait-il, un renard dévastait son poulailler, malgré les clôtures, pièges, vigilance.

Le renard déjouait toutes les ruses, grillages, barbelés, pièges, sonnerie stridente déclenchée dès que le fil électrifié contournant le poulailler était touché, adresse, agilité, le renard évitait toutes les embûches.

Le fermier, fusil au poing, monta la garde, aussi bien qu'il soit caché l'animal le savait, son flair très subtil, tant que dura la surveillance, il s'abstint de venir rôder là où il était attendu. Le fermier se lassa, pensa avoir effrayé le rodeur, en être débarrassé, il négligea la surveillance et le renard revint au poulailler, à croire qu'il voulait exaspérer le fermier.

« Mieux vaut, disait la fermière, ne pas avoir de basse-cour tant que cette bête sera là ! »

Cependant, au marché, elle acheta un coq, un grand coq, gris, hautes pattes, ergots forts et longs, signe disant l'âge du vieux gallinacé, sur sa tête, sa crête semblait être épouvantail à moineaux. Le fermier rit en voyant l'animal, il dit : « Si le renard prend celui-ci, c'est qu'il ne sait pas choisir le bon ! »

« Assez bon pour un bouillon ! » répliqua la fermière.

La nuit suivante vacarme infernal dans le poulailler, le fermier s'y précipita et par un beau clair de lune éclairant le paysage, il vit le renard se battre contre le grand coq gris.

Il s'était introduit comme à l'accoutumée, surpris d'être attaqué, par qui il croyait prendre. Le coq se battait, des ailes, du bec et des ongles avec tant de fureur que la bataille n'était pas en faveur du goupil.

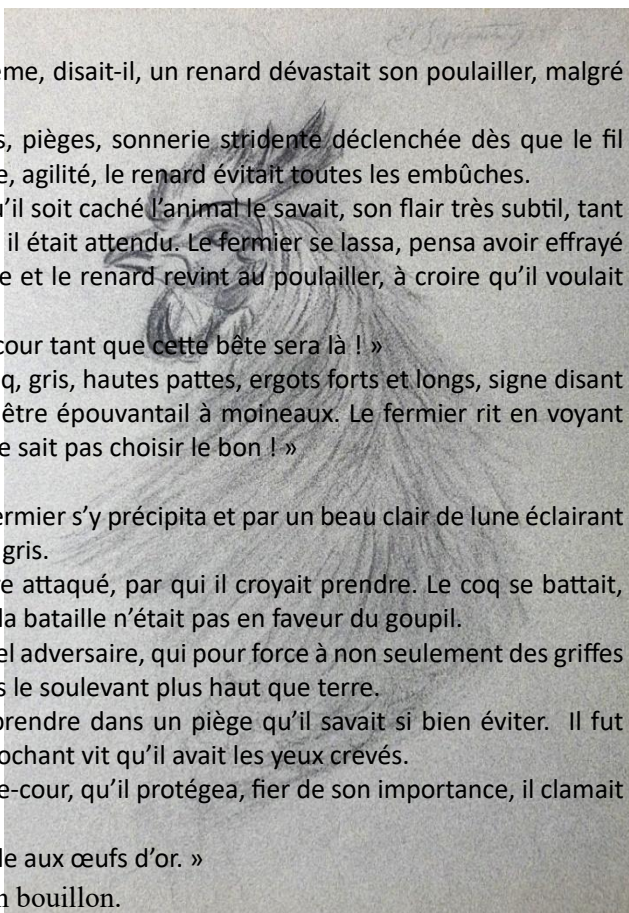
Il se battait bien, lui aussi, mais comment résister à un tel adversaire, qui pour force à non seulement des griffes et des ergots puissants à ses pattes, mais aussi des ailes le soulevant plus haut que terre.

Le renard tout ensanglanté prit la fuite, alla se faire prendre dans un piège qu'il savait si bien éviter. Il fut étranglé par des mâchoires d'acier, le fermier en s'approchant vit qu'il avait les yeux crevés.

Et depuis, le grand coq gris, régna en maître sur la basse-cour, qu'il protégea, fier de son importance, il clamait sa présence au cri de cocorico !

Le fermier disait : « Ce coq-là vaut bien plus que la poule aux œufs d'or. »

Il est évident qu'il ne fut plus question de le mettre en bouillon.



La fouine

Une fouine bien maline.

Pour orner sa ferme, Jacqueline souhaitait un bel animal empaillé autre que les trophées de sangliers si communs dans les maisons de chasseurs.

Son mari, Jacques, lui pensait qu'il ne serait pas fâché de faire d'une pierre deux coups : faire plaisir à sa femme et se débarrasser d'un petit carnassier qui faisait des dégâts dans son élevage : une fouine.

Mais l'avoir sans l'endommager n'était pas facile, la petite bête très rusée déjouait toutes ses tentatives, il semblait qu'elle savait que, pour ne pas abîmer sa fourrure, rien de brutal ne serait tenté.

Des pièges, posés, la détente adoucie pour la prendre sans la blesser, mais elle prenait l'appât sans que se déclenche la mise à mort.

Dans les bois elle se cachait, sous les buissons piquants elle se réfugiait, un coup de feu au jugé n'était pas sans danger de la détériorer.

Elle en profitait pour ravager les couvées. Un soir, le bruit d'une bagarre fit accourir Jacques armé d'un bâton ; son chien avait acculé la fouine dans l'angle d'un mur. Elle avait mordu le chien qui, furieux, l'attaquait féroce, il allait la terrasser, la déchiqeter. Jacques à coups de bâton les sépara et c'est sur le chien qu'il frappa.

Un autre jour ce fut le chat qui écopa. Nul ne sait pourquoi cette bataille ? griffes et dents, cris sauvages, là encore Jacques, fit fuir le chat, c'était à ne plus rien comprendre, devaient penser les bêtes du logis.

La fouine en profitait pour multiplier ses méfaits.

Elle avait une préférence pour les œufs frais et le lait dont elle renversait le plus souvent les pots pour boire à satiété.

Jacqueline de plus en plus fâché contre la fouine et contre son mari, elle n'avait pas ce qu'elle voulait et cet animal semblait la narguer, mais ce qui l'exaspérait le plus sans nul doute, c'est que Jacques, son bon à rien de mari, ne faisait rien de ce qu'il fallait.

De là disputes, querelles, le moindre désaccord prenait sérieuse importance. Ils en étaient arrivés à ne plus se supporter. Ils finirent par divorcer.

Nul ne sait si la fouine vit encore, mais le petit carnassier a donné une petite leçon d'humilité à qui voulait en faire son trophée.

Le bélier

Un vieux paysan passait sur le chemin, il s'arrêta et parla de ses souvenirs d'autrefois. Bien appuyé sur sa canne, il expliqua :

« Nous étions jeunes mariés Catherine et moi, un an après naquit une petite fille Eloïse, toute notre joie.

J'avais en ce temps-là un bélier superbe, je l'avais payé très cher, ne le regrettant pas, taille et force exceptionnelles, le berger en était fier, mais en avait peur tout autant.

Ce bélier était méchant avec tout le monde mais doux comme un agneau avec ma fille et moi. Je posais sur son dos Eloïse, il marchait alors à petit pas, elle riait, ses petites mains accrochées à la laine pour ne pas tomber. La maison était accolée à la bergerie, un fenestrou pour surveiller le bétail assez large pour passer, Eloïse en faisait un jeu, se laissant glisser, mais trop petite pour remonter.

Un jour de pluie, allant à la ville, j'avais confié ma fille à la garde d'une cousine à la maison, mais cette dernière fila retrouver son amoureux. Seule, la petite fille, descendit dans la bergerie, les moutons prêts pour être tondus et laissé à l'abri pour ne pas être mouillés.

Un gredin, poussa la porte, entra dans la bergerie, prit un mouton, le força rudement devant lui pour que les autres le suivent.

La petite fille était tout près, ayant peur elle s'était réfugiée entre les pattes du bélier, qui la voyant en danger, se précipita sur l'homme, Eloïse accrochée et cachée dans la laine de l'épaisse toison.

Elle cria : « Tu es méchant va-t'en ! »

Lui croyant au sortilège d'un bélier parlant, s'enfuit les jambes à son cou. Le garde-champêtre surpris de voir courir si vite, lui barra la route ; pour l'éviter le fuyard tomba dans le fossé et se brisa le pied.

Il fut pris, questionné, il avoua, tout à l'effroi d'un bélier ensorcelé, c'était lui qui, depuis longtemps volait les moutons, sans se faire prendre.

Le vieux paysan termina l'histoire : « Malgré offres d'achat avantageux, je n'ai jamais voulu vendre le bélier, il est mort de vieillesse, enterré dans le bois, j'ai planté un buis et depuis en passant tout près, je lève mon chapeau, pour le saluer ! »

Le lézard gris

Ni des plus petits, ni des plus gros, un joli lézard gris était l'hôte de la maison.

Non seulement il se laissait approcher, mais à l'heure exacte habituelle, il venait boire du lait dans une soucoupe qui lui était destinée. Pour peu qu'elle soit oubliée, il attendait, levant la tête et semblait inquiet. Preste il fuyait tout étranger, le chien lui faisait peur par trop d'exubérance.

Il se méfiait des enfants depuis que l'un d'eux avait voulu le prendre.

Il ne s'approchait pas de la volière où les tourterelles roucoulaient, il savait par hérédité que les oiseaux aiment les petits lézards, pour les dévorer, autant que lui aimait les mouches ... pour les gober.

Contre tout raison, le lézard gris se plaisait en compagnie du chat roux, un beau matou qui cependant ne faisait grâce ni aux souris, ni aux rats, ni à tout ce qu'il pouvait prendre dans ses griffes.

Non seulement il tolérait la présence du minuscule reptile, mais il lui accordait la faveur de profiter de la chaleur de sa fourrure.

Le lézard dès que la fraîcheur venait, se rapprochait du matou qui complaisamment le laissait se glisser là où il faisait chaud.

Aussi fantasque, qu'étrange de voir briller deux petits yeux parmi les poils longs et soyeux de l'angora.

Le lièvre

Un renard faisait ravage, poules au poulailler, canards au bord du ruisseau étaient son ordinaire préféré.

Le fils du fermier s'était juré de venir à bout de ce fléau.

Il fit le gué, il fit la chasse, de là une étonnante histoire.

Il surprit la renarde, qu'il pensait être un mâle et la tua.

Des petits entassés au fond d'une faille de rocher, il s'empara de la portée pour la détruire, à sa grande surprise parmi les renardeaux, un levraut, qui se laissa prendre après s'être bien débattu, tant et plus.

« Bonne chasse, dit le fermier, prime pour la renarde, prime pour les petits, et assurance d'une gibelotte dès que le levraut sera assez gros pour être mangé ! »

« Non pas, s'écria le jeune homme, avoir été adopté par une renarde vaut bien qu'il soit remis en liberté aux temps où il sera assez fort pour survivre. »

Avant d'être lâché, ses oreilles furent colorées de bleu, du bleu dont sont marqués les agneaux pour les distinguer des autres troupeaux.

Le temps avait passé, le jeune fermier chassait un matin d'automne. Son chien, de ceux dont tout bon chasseur se fait gloire, n'avait pas, ce jour-là, son entrain habituel, il semblait attendre, attendre quelque chose. Il aboya et vers le chien un lièvre vint en courant, un grand, un beau lièvre aux oreilles bleues.

Il fit fête au chien qui lui fit fête. Le jeune chasseur, fusil à la bretelle, prit le lièvre dans ses bras, chasseur qui pour la première fois fraternisait gaiement avec le gibier.

Remis par terre, le lièvre un instant indécis, s'en alla sans empressement. Le chien le regarda partir sans le suivre.

Le chasseur ému et souriant revint à la ferme bien plus content que s'il avait chassé vraiment.

Un matin de septembre

vuide de

L'écureuil de Casimir

Coco, un écureuil roux, donné à Casimir tout petit ; il l'avait élevé facilement, le coin d'un vieux mouchoir trempé dans du lait que le petit animal suçait avec un réel plaisir.

Quelques mois passèrent, l'écureuil avait toute l'importance de sa petite taille, longs poils à reflets de châtaignes mûres, sa queue superbe en panache, le recouvrait jusqu'à sa petite tête au nez pointu, aux yeux brillants. Toujours en éveil, très familier, il amusait toute la clientèle du bar de Casimir, mais pas un ne le touchait, pour éviter la morsure de ses petites dents fortes et aiguës faites pour casser les noix.

D'un bond, il était sur l'étagère, derrière le comptoir, là, il marchait sur les bouchons des bouteilles alignées, sans les renverser. Il grimpait le long des rideaux, se cachait derrière les bocaux, sautait d'une table à l'autre, courait sur le tapis vert du billard, où la boule rouge le mettait en fureur, il fonçait sur elle et l'envoyait rouler par terre. Les joueurs riaient de la colère du petit animal.

Las de tant jouer, il s'endormait où il voulait, quelques fois au fond d'un chapeau et pour ne pas le déranger le client s'attardait s'il n'était pas trop pressé. Et si quelque chose l'effrayait, d'un bon il se réfugiait dans la poche de Casimir ou bien il se glissait au col de sa chemise, de là il sortait à peine le bout de son nez, il regardait bien certain d'être en sécurité. Dans sa cage à porte ouverte, un nid de vieux chiffons, il y cachait glands, amandes et noix.

Il vagabondait à sa guise autour de la maison, grimpait aux arbres, jouait, dormait dans le feuillage, si le soir il s'attardait Casimir criait : « Coco on ferme ! on ferme Coco ! », il accourait par bonds, si vite qu'il n'était qu'entrevu au passage.

Et puis il s'endormait dans sa cage, dans le creux de vieux chiffons.

Ils s'en souviennent encore, ceux du village, le bar est fermé depuis longtemps, mais personne n'a su me dire comment finit l'histoire du petit écureuil de Casimir.

